

# Le Christ Pélican ou : Je t'ai donné mon cœur...



**L'**autre jour, comme je déambulais ainsi qu'il se doit dans le déambuloire de la cathédrale de Montpellier, mon attention fut attirée par un autel surmonté en son milieu d'un tabernacle, lequel comportait sur sa porte un groupe sculpté représentant, je le vis en m'en approchant, un pélican en train de nourrir ses enfants. Je pris donc les photos ci-jointes, et le soir même j'ouvris le vieux missel en latin qui ne me quitte jamais, moitié parce qu'il me rappelle avec nostalgie les souvenirs des liturgies de mon enfance, moitié parce qu'il me permet de mesurer, par réflexion sur ce qu'il contient et propose, tout le chemin que j'ai parcouru depuis. J'en parcourus donc les rubriques : c'en est le nom d'ailleurs, puisque le titre en était imprimé en rouge. Dans celle consacrée à la Bénédiction du Saint-Sacrement, je repérai le cantique *Adoro te*. Oubliant mes amis protestants actuels, qui ne sont pas Adorantistes en n'idolâtrant pas Jésus, je me plongeai dans le texte, et y vis enfin une strophe qui me donna la clé de ce que j'avais vu l'après-midi : *Pie pellicane, Jesu Domine / Me immundum munda tuo sanguine / Cujus una stilla salvum facere / Totum mundum quit ab omni scelere*. Le latiniste en moi proposa la traduction suivante : « Saint pélican, Seigneur Jésus, lave mon indignité dans ton sang, dont une seule goutte peut sauver le monde entier, et le préserver de tout péché. » Bien sûr je fus un peu honteux de la pauvreté de cette traduction, mais le professeur de français en moi aussi vint au secours du latiniste, et me rappela les vers du poète baroque Jean Auvray : « Pour noyer mes péchés faites un large étang. / Non, Seigneur, arrêtez ces précieuses ondes, / C'est trop pour un pécheur prodiguer votre sang, / Il n'en faut qu'une goutte à sauver mille mondes. » À partir de quoi je jugeai, sans doute sans témérité, que cet *Adoro te* était déjà connu au XVI<sup>e</sup> siècle, puisqu'on le voit ici manifestement recopié sans vergogne.

D'autres souvenirs de lecture m'assaillirent aussi, à commencer par le passage très connu de la *Nuit de mai* de Musset : « Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage, / Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux, / Ses petits affamés courent sur le rivage / En le voyant au loin s'abattre sur les eaux (...) / Pour toute nourriture il apporte son cœur. / Sombre et silencieux, étendu sur la pierre, / Partageant à ses fils ses entrailles de père, etc. » J'ai naguère expliqué le symbole à des générations d'étudiants, pour les éclairer, et aussi les alerter, sur le dolorisme romantique. Mais en fait, nous disent les ornithologues, ce symbole vient d'une illusion : le pélican ne nourrit pas ses petits en s'ouvrant la poitrine, c'est là une légende née d'une vision approximative. Cet oiseau est, dit Robert, muni à la mandibule inférieure d'une poche membraneuse dilatable, où il emmagasine la nourriture de ses petits. Donc il se contente de régurgiter ce qu'il a préalablement stocké. Le même dictionnaire ajoute : *Le pélican, symbole de l'amour paternel*. Le rapprochement avec le Christ se comprend ainsi : c'est un Père pélican. Je pense aussi à la façon dont Balzac nomme son Père Goriot : le Christ de la paternité.

La scène pélicanesque telle que Musset la raconte est sanguinolente, voire grandguignolesque : « Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle, / Ivre de

volupté, de tendresse et d'horreur. » Scène gore, dirions-nous aujourd'hui. C'est en tout cas la voie choisie depuis longtemps par tout le christianisme catholique. La dévotion au Sacré-Cœur par exemple l'exploite sans fin. *Ecce cor meum* : Voici mon cœur. Ou bien, comme on chante dans *Le pays du sourire* : Je t'ai donné mon cœur... Mais la version ici pourrait bien en être simplement littérale. À partir du pélican, il faut comprendre : Ce cœur, maintenant dévore-le, mange-le... Voyez le début du *Cor dulce*, par exemple : aimons-le, ce « doux cœur », qui y est dit dévoré d'amour pour nous : *amore nostri languidum*... Il ne s'agit pas du tout de symbole, c'est au pied de la lettre qu'il faut prendre le thème. De ce point de vue l'Eucharistie tout entière (le Saint-Sacrement) est une manducation, une dévoration sacrée, ou un cannibalisme, justifiant le nom injurieux dont autrefois les protestants affublèrent les catholiques : *Théophages*, dévoreurs de Dieu.

Qu'il faille prendre toutes ces choses littéralement, c'est ce que montre aussi le cantique qui suit l'*Adoro te* dans mon missel : l'*Ave verum*. Le corps du Christ est vraiment, c'est-à-dire réellement, dans le Saint-Sacrement : *Ave verum corpus*, Salut, corps véritable... Ce texte, qui affirme la réalité effective et littérale de l'Incarnation, a peut-être été écrit pour contrer toutes les tentations docètes en christianisme : le docétisme (du grec *dokeîn*, sembler, paraître) affirme que Jésus dans son passage sur cette terre n'a eu qu'une apparence charnelle, en réalité il a été comme un fantôme sans corps. Vous savez que saint Ignace d'Antioche en son temps voulut souffrir effectivement le martyre, et que son corps fût réellement déchiré par les lions, pour incarner lui-même ce qu'avait souffert le Christ, et par là démentir le docétisme. Pauvre Ignace ! Je ne sais s'il eut raison, et s'il est bien recevable, l'argument avancé par certains : que vaut une opinion dont l'auteur, pour la défendre, ne le paierait pas de sa vie ? Personnellement je me battrais bien, sans doute, pour défendre mes opinions, mais je pense que cela serait, selon le mot de Rabelais, « jusques au feu exclusivement »...

Mais cet *Ave verum* a été, sans aucun doute cette fois, écrit contre les visions symboliques ou symbolisantes possibles de l'eucharistie : évidemment c'étaient les protestants qui étaient visés. Le tabernacle que j'ai contemplé contient le ciboire, lequel contient les hosties. Or ces hosties, après la consécration, deviennent effectivement le corps du Christ, de même que le vin du calice, toujours après la consécration, en devient effectivement le sang. Les textes sont inflexibles là-dessus. Si l'on s'en écarte, on devient aux yeux de l'Église un hérétique *sacramentaire* : nom donné quelquefois, dit Littré, aux réformés qui ont publié des opinions contraires à celles des catholiques sur l'eucharistie. – Voyez ici : [Symbole](#), et [La foi aveugle](#).

Me voici donc face à un rituel sanglant : l'autel (latin *altare*) que je vois est celui d'un sacrifice. La messe latine commençait de la sorte : *Introibo ad altare Dei*, Je m'avancerai jusqu'à l'autel de Dieu, qui est une citation du Psaume 43 (v.4). Le prêtre est un sacrificateur, situé explicitement dans la ligne de Mel-

chisédech, « sacrificateur du Dieu Très-Haut » comme le dit l'épître aux Hébreux (7/1). Quant à l'hostie, c'est évidemment la victime sacrifiée : sens propre du latin *hostia*. Comment après cela s'étonner qu'on ne prenne pas littéralement tous les éléments de ce sinistre et sanguinolent rituel ? Qu'on ne parle pas, par exemple, à côté du Christ Pélican et du Sacré-Cœur de Jésus, de son *Précieux Sang* salvateur ? Il suffit de taper « Précieux Sang » dans n'importe quel moteur de recherche sur Internet, pour trouver encore plusieurs pages à sa dévotion, hautement et fièrement proclamée.

Vous me direz que ces réflexes sont ceux des intégristes, et que l'Église a abandonné ce théâtre sanglant, depuis son aggiornamento lors de Vatican II par exemple. Il suffirait de s'opposer à l'ancienne liturgie (latine), et aujourd'hui à son éventuel retour, pour s'en prémunir.

Je n'en suis pas du tout sûr. En effet, la nouvelle liturgie vernaculaire, si elle gomme bien certains aspects théologiques barbares de l'ancienne, continue de mentionner, lors de la prière eucharistique, l'institution par Jésus lui-même, lors de son dernier repas, de ce sacrement. Or il est remarquable que sur ces paroles, par quoi Jésus en effet ressemble au Pélican qui le figurera plus tard : « Prenez, et mangez en tous : ceci est mon corps livré pour vous », il y a beaucoup d'hésitations dans les manuscrits. Les premiers en date, ceux de la première épître aux Corinthiens (11/24), ne comportent pas initialement le « Prenez, et mangez », laissant la possibilité pour l'épisode d'être seulement une commémoration (dans le texte grec paulinien : *anamnèsis*, anamnèse) totalement symbolique. Et dans beaucoup de versions initiales de Luc (22/20) l'épisode entier ne figure pas. Qui nous dit que ces paroles n'ont pas été prêtées à Jésus, à son corps défendant pour ainsi dire, précisément pour justifier l'institution de cette eucharistie, à laquelle il pouvait être naturellement étranger – ne serait-ce que parce qu'il est interdit à juif, par exemple, de consommer du sang ? Il s'est agi de trouver une caution pour justifier un usage, une pratique liturgique. Légende culturelle, selon Bultmann.

Cet usage liturgique peut venir des cultes à mystères païens, de ces dieux qui tels Osiris ou Dionysos meurent et ressuscitent pour le salut de leurs fidèles. Ou encore du mithraïsme par exemple. Dans le mithraeum de Santa Prisca, selon ce que dit l'*Encyclopaedia Universalis* à l'article « Mithraïsme », on célébrait la tauroctonie comme un acte de salut : *Et nos seruasti eternali sanguine fuso*, Et tu nous as sauvés par ce sang éternel répandu... Qui donc nous dit que ce thème, et par conséquent aussi toute la seconde partie de la Messe, la liturgie du sacrifice, n'est pas en réalité toute païenne d'inspiration ? Peut-être faut-il maintenant le reconnaître. On voit que l'aggiornamento ecclésial n'a pas été jusque là en milieu catholique. Est-il prêt à le faire, je ne sais. Sauf peut-être à se protestantiser...

Ce soir, on va manger du saignant... Cette phrase énigmatique et frissonnante, surréalisante aussi, du *Mystère de la chambre jaune* de Gaston Leroux,

m'a toujours fait rêver. Maintenant j'en vois une singulière application. C'est ainsi que beaucoup de chrétiens aiment encore leur Dieu : saignant.

Je pense qu'il est plus fidèle à ce qu'a pu être le personnage historique de Jésus, et aussi plus intéressant pour ce qui est de nos propres vies, de le voir comme un maître en enseignement, un instituteur de la Parole. C'est ainsi qu'il est nommé d'ailleurs dans les textes : *rabbi* en hébreu ou en araméen (d'où : rabbin), *didaskalos* en grec, *magister* en latin. A-t-il pu prévoir sa propre mort, la transformer par avance en processus salvateur, je ne sais. Je ne me prononce même pas ici sur son existence historique. Mais je sais bien ce qu'est la résonance en nous d'une parole, et la gratitude que nous devons à ceux qui nous la transmettent et nous l'éclairent – et même s'il y a là fiction ou invention, car il y a toujours, derrière, une certaine bouche qui parle, ou une certaine main qui écrit. Je ne peux jamais relire sans émotion le passage des Pèlerins d'Emmaüs, après l'apparition et la disparition de Jésus à leurs yeux : « Et ils se dirent l'un à l'autre : 'Notre cœur ne brûlait-il pas au-dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures ?' » (Luc 24/32) Une Voix qui montre la Voie, et un souvenir qui donne un avenir, ce n'est pas rien. Le cœur bat, c'est essentiel. Que ce qui le fait battre soit légende ou non n'a aucune importance. – Voyez ici : [Le Christ exégète](#).

Je préfère donc, vous le voyez, le christianisme de la Parole (et donc si vous voulez la première partie de la Messe) au christianisme de la mort sacrificielle et rédemptrice du Seigneur, qu'on célèbre à partir de l'Offertoire. Donc, pour reprendre une expression que j'ai utilisée dans mes [Deux Visages de Dieu](#), le Christ enseignant qui nous sauve au Christ qui nous sauve en saignant.

C'est Paul qui a créé le christianisme du sacrifice, en ne faisant en aucun de ses textes allusion à l'enseignement de Jésus, et en le convoquant simplement, je dirai en l'instrumentalisant, pour soutenir sa fameuse « Parole de la croix » (première épître aux Corinthiens, 1/18). Mais cette expression, qu'il s'agisse de la croix elle-même qui parle (génitif subjectif) ou d'une prédication à son propos (génitif objectif), n'a guère de sens pour qui a présent à l'esprit ce que le mot « Parole » veut dire, car un objet ne *parle* pas. Tout l'enseignement verbal de Jésus y meurt derrière un scénario de mort salvifique et de résurrection, de toute autre origine : mais c'est le seul aussi que mentionne notre Credo, qui ne rapporte que la naissance de Jésus, d'abord, et puis sa dernière souffrance, son ensevelissement et son redressement, mais absolument rien de ce qu'il a pu dire entre-temps, durant toute sa vie, ou même durant son seul ministère.

Je sais bien que christianisme-là a encore beaucoup de fidèles. Nous continuons encore pour nous porter chance à toucher du bois, à croiser les doigts, à nous signer, en souvenir de la croix ensanglantée. Peut-être aussi ce sang est-il au fond le meilleur ciment des communautés, et ma position ici est-elle trop individualiste. Réfléchir en solitude sur la résonance intérieure d'une parole n'est sans doute pas le meilleur moyen de faire corps avec les autres, pourquoi pas de

marcher au pas en suivant le rythme commun, la tête pleine d'un scénario émotionnellement très fort : pour la Passion on se passionne. Même (et peut-être surtout), sanglante et tuméfiée... Aussi tous les prestiges de l'art, l'émotion qu'il suscite, font beaucoup pour le christianisme officiel et sacrificiel : combien d'*Agnus Dei* en musique font oublier ce que le thème a, à mes yeux, de contestable ! Mon missel ouvert sur ma table, avant l'*Adoro te*, a le *O salutaris hostia*, qui a donné naissance aussi à de sublimes musiques : *O salutaris hostia / Quae caeli pandis ostium / Bella premunt hostilia / Da robur, fer auxilium* – Victime qui apporte le salut, qui nous ouvre l'entrée du ciel, les assauts ennemis nous pressent, donne-nous la force, apporte-nous du secours. C'est la Marseillaise du croyant. Et comme pour la Marseillaise, il ne faut pas être trop regardant avec les paroles, qui sont celles d'un hymne sanguinaire et raciste. Le « sang impur abreuvant nos sillons » est aussi contestable, comme thème, que la « victime salvatrice ». Mais les foules n'y prêtent guère attention, et il suffit qu'elles en soient galvanisées. On est ému, on frissonne, éventuellement on pleure. On oublie que les larmes brouillent le regard, et qu'il peut y avoir même [une obscénité et une barbarie de l'art...](#)

Si le pélican déchire sa poitrine pour en nourrir ses enfants, l'image du sacrifice qu'il nous donne est certes émotionnellement forte. Mais intellectuellement elle est sommaire, car on se nourrit plus et plus profondément de parole que de chair, disons de nourriture matérielle. Et éthiquement elle est dangereuse, car le vrai amour de l'autre, qu'il faut aimer [comme soi-même](#), n'exige pas le sacrifice de soi. Qui fait mépris de soi, ne peut pas aimer véritablement les autres. Saint Martin a partagé son manteau avec le pauvre, il ne le lui a pas donné tout entier.

Mais au fond, le plus grand reproche que je pourrais faire à ce groupe sculpté est qu'il nous donne l'image d'un assistanat. Le don en lui-même, quand bien même serait-il don d'une partie de soi, amputation, n'est rien s'il reste ponctuel, s'il n'y a pas en vérité aide pour le long terme, transmission durable d'un savoir. Le proverbe dit bien : Si on donne un poisson à quelqu'un, on le nourrit pour une journée. Si on lui apprend à pêcher, on le nourrit pour toute la vie. Peut-on mieux dire la victoire de l'enseignement sur le sacrifice ? Et le pélican même ne pourrait-il y réfléchir ? Au lieu de nourrir ses petits, fût-ce de sa propre chair, ne pourrait-il leur apprendre à se nourrir eux-mêmes, c'est-à-dire à ne pas rester éternellement dans la sujétion et l'enfance ? Ce rôle d'instituteur, qui fait grandir, à mon avis n'est pas moins digne que l'autre.

© Michel Théron – 2011

[Article paru dans *Golias Magazine*, numéro de septembre-octobre 2007]